ROK 1843.

N° 4.

WYWOD SŁOWNY ROZPARW

I AKTA PUBLICZNE EMIGRACYI POLSKIÉJ

ZDANIE SPRAWY

Z OBCHODU ROCZNICY REWOLUCYI POLSKIÉJ

29 LISTOPADA 1843.

Polacy na tułactwie, przebywający w Paryżu, obchodzili święto narodowe trzynastéj rocznicy rewolucyi 29 Listopada 1830 r.

O godzinie 11 odbyło się nabożeństwo w kościele S° Rocha, w kaplicy kalwaryą zwanéj. Odprawił mszą ksiądz Dłuski, po któréj przemówił do zgromadzonych xiądz Hieronim Kajsiewicz, przedstawiając im obraz męczeńskiego narodu polskiego, pod sztandarem Chrystusa walczącego wrogów wolności, w główném obrazie walki dobrego ze złem od początku dziejów świata; zachęcał do wytrwania na téj drodze, do jedności i zgody, do gotowości na męczeństwo, którem jedynie dobić się możemy spełnienia naszych nadziei. Głos Xiędza Kajsiewicza sprawił wrażenie godne takiego święta i takich słuchaczy.

Wieczorem o godzinie 7éj, przy ulicy Grenelle-St-Honoré, pod N° 45, w sali zwanéj *Tivoli d'hiver*, zebrali się przyjaciele Polski wszystkich narodów, obecni w Paryżu, i Polacy wszystkich opinii, pod przewodnictwem Pana Vavin, deputowanego 11° cyrkułu miasta Paryża. Zebranie było tak liczne, że go sala zwykle przeszło dwa tysiące osób mieszcząca, pomieścić nie mogła.

Zagaił obchód prezydujący mową, która co chwila powszechnemi oklaski przerywaną była; po nim zabierali głosy nie zmniejszem zadowolnieniem publiczności, jak następuje: po polsku, Walenty Zwierkowski, członek Komitetu Narodowego Polskiego. Pan Buchez, znany filozof francuzki i przyjaciel Polski. Czesław Pieniążek, członek Komissyi Pomocniczéj Komitetu. Pan Sarrans, adjutant generała Lafayetta, pierwszego Grenadyera Gwardyi Narodowéj Warszawskiéj. Krystyn Ostrowski. Ferdinand Flokon, redaktor naczelny dziennika la RÉFORME. Nakoniec Henryk Rosztein, młody Francuz, walczący w szeregach narodowych 1831 r. Po czém prezydujący pożegnał publiczność wśród oklasków, życząc Polakom na rok przyszły, obchodu téj wspaniałéj uroczystości na rodzinnéj ziemi.

Paryż, dnia 30 Listopada 1843.

Z polecenia Komitetu Narodowego Polskiego, do urządzenia obchodu zawezwani:

Członek Komitetu Narodowego Polskiego,
WALENTY ZWIERKOWSKI.

Członkowie Komissyi Pomocniczéj,
CZESŁAW PIENIĄŻEK, ADOLF ZALESKI.

Sekretarz,
NAPOLÉON SZUNIEWICZ.

Discours de M. Vavin.

CITOYENS POLONAIS,

Appelé pour la seconde fois à vous présider, j'en témoigne hautement ma reconnaissance à ceux d'entre vous qui m'ont déféré cet honneur.

Je suis heureux, je suis fier de me trouver, dans ce jour de si grands souvenirs, le lien entre la France et la Pologne, d'être le représentant et le premier interprète de cette sympathie qui attache à votre cause les hommes généreux de tous les pays, et qui finira par la faire triompher. (Applaudissements).

Si ce triomphe ne devait avoir lieu que pour le rétablissement et dans l'intérêt d'une nation isolée, quoique grande, quoique héroïque, on pourrait, en considérant ses désastres immenses, la dispersion sur la terre étrangère de ses plus vaillants défenseurs, le nombre et la puissance de ses ennemis, les moyens terribles, odieux, sacriléges qu'ils emploient pour l'anéantir, on pourrait douter de ce triomphe; mais votre cause n'intéresse pas que vous seuls: elle est la cause aussi de la justice et de l'humanité, dont les droits ne se prescrivent pas; elle est la cause de l'Europe entière. (Bravo! bravo!).

Conservons donc et nos espérances et nos convictions:

Répétons sans cesse cette vérité:

Que le démembrement de la Pologne est un attentat à la raison et à la sécurité des peuples civilisés:

Que la Pologne anéantie livre l'Europe à l'invasion des Russes et à d'épouvantables guerres; qu'elle peut changer l'équilibre et la face de cette partie du monde:

Que les puissances qui, dans des vues d'égoïste ambition, d'étroite jalousie ou de pusillanimité, se sont rendues complices du partage de la Pologne et en ont profité, ont été plus tard effrayées de leur propre imprudence, et reconnaissent que ce fait odieux est un danger permanent pour leur avenir.

Quant à la France, qui du moins a toujours protesté contre la ruine de votre patrie, qui, dans ses jours de gloire ou de malheur, au milieu de ses triomphes ou de ses revers, a vu ses fils et ceux de la Pologne dans les mêmes rangs, et les a confondus dans une même pensée de reconnaissance, vous savez si ses profondes sympathies vous sont acquises.

J'espère pour mon pays qu'il saura accomplir sa mission. (Applaudissements).

La mission de la France n'est pas de végéter éternellement dans la préoccupation exclusive de ses intérêts matériels et de son repos, quand elle entend les gémissements d'un peuple qu'on écrase, d'une nationalité qu'on veut étouffer, quand elle voit les droits les plus sacrés insultés et mis en lambeaux par le plus implacable et le plus ambitieux despotisme.

Dieu lui a fait une autre destinée, lui a donné d'autres inspirations, et ce n'est pas en vain qu'il a mis dans son cœur ces sentiments qui ont fait éclore la révolution de 89, cette révolu-

tion dont, suivant l'expression d'un de nos grands orateurs, le premier mot fut *liberté* et le dernier doit être *charité*, c'est-à-dire amour et dévoûment pour les droits de l'humanité. (Vive sensation).

Parmi ces droits il n'en est pas de plus élevé que celui de votre nationalité, et il m'apparaît comme d'autant plus saint que vous en avez le sentiment à un degré d'énergie qui le rend indomptable; vos ennemis le savent et le redoutent, aussi ils font tout pour l'abattre, mais tout sert à l'animer encore, et notre devoir à nous, Français, je le dis ici et je désire que ma parole ait du retentissement, notre devoir est de favoriser, de seconder ce sentiment fécond de nationalité.

En Pologne,

On enlève les enfants à leurs parents, on les transporte, on les caserne en Russie, pour les soumettre à l'éducation *russe*, pour les frapper à l'empreinte *russe :*

Dans les actes de l'administration et de la justice on substitue à votre langue l'idiôme *russe :*

On veut par des persécutions incroyables et cependant trop réelles faire abjurer à vos concitoyens la religion de leurs pères et les ranger à la foi *russe*, non dans un esprit de prosélytisme religieux, mais dans une vue de profonde et insatiable ambition.

Cruels, mais vains efforts! tant que battront des cœurs polonais il y aura une nation polonaise, et d'ailleurs tant qu'il y aura une France vous aurez une seconde patrie et votre nationalité aura un refuge.

Sur cette terre amie,

Réunissez-vous souvent pour célébrer vos solennités, entretenir vos espérances et cultiver vos glorieux souvenirs.

Allez, comme ce matin, au pieds des saints autels renouveler le serment d'être fidèles à la patrie et à la religion de vos pères.

Élevez vos enfants comme des Polonais doivent l'être; déjà vous avez fondé, pour eux spécialement, une institution; honneur à ceux qui ont eu cette patriotique pensée, à ceux qui en ont favorisé la réalisation!

C'est par de tels efforts, c'est par une telle conduite que vous continuerez à mériter l'amour et l'admiration du monde, et que vous préparerez les voies peut-être pacifiques d'une régénération complète de la Pologne.

D'après le progrès des idées sociales, il ne paraît pas possible que cette spoliation de tout un peuple produise de durables effets.

Et Dieu, qui ne veut pas que l'on puisse douter longtemps de sa justice, ne peut permettre que la Pologne, qui a deux fois sauvé l'Europe et qui peut la sauver encore, soit effacée du rang des nations. (Applaudissements).

Je m'arrête, dans la crainte de vous priver trop longtemps de la satisfaction d'entendre des orateurs, non plus amis de votre cause, mais plus puissans et plus chers à vos esprits.

Qu'il me soit permis seulement en finissant de vous donner un conseil, ou du moins un vœu :

Votre émigration est noble dans son principe, noble dans ses effets, noble dans son but; ce n'est pas le triomphe d'un parti que vous désirez, c'est le rétablissement de la nation. Honneur à d'aussi généreux émigrés, mais qu'il ne soit pas dit que des divisions intestines vont réjouir vos ennemis et contrister vos amis.

Vous tous qui, sans distinction d'âge, êtes encore si jeunes de patriotisme et de dévoûment, réunissez-vous donc dans un sentiment commun d'affection, de fraternité, et joignez à l'héroïsme qui vous caractérise cette grandeur d'âme, qui sacrifie tous les ressentiments à l'amour pur et sacré de la patrie. (Applaudissements prolongés).

Mowa Walentego Zwierkowkiego

CZŁONKA KOMITETU NARODOWEGO POLSKIEGO.

OBYWATELE,

Jeszcze raz, ale to podobno ostatni, obchodzimy uroczystość wielką na obcéj ziemi; obchodzimy pamiątkę że przed laty 13 właśnie w téj chwili powstał wielki nasz naród i wypędził z stolicy gnębiciela.— Przypominamy sobie poświęcenie się początkujących — przypominamy sobie jak wszyscy prawie Obywatele ziemi naszéj biegli na ratunek matki, wspierali usiłowania zaczynających walkę nad Wisłą — przypominamy sobie jak młodzi i sędziwi, męszczyzni i niewiasty, opływający w dostatki i pracujący w pocie czoła lud polski, spieszyli pod jednę chorągiew polską.— A jeżeli usiłowania i poświęcenie się pomyślnym uwieńczone niezostało skutkiem, kierunkowi tylko niestosownemu, i zbiegowi okoliczności zawistnych złe przypisać należy, a nigdy ludowi polskiemu, ani walecznym obrońcom Ojczyzny!— Lud polski biegł ochoczo gdzie tylko promyk nadziei zabłysnął, niepytając czy też nie więcéj dla brata zamożnego niżeli dla siebie walczy. — Żołnierz krew przelewał wierząc dowodzcom którzy go do boju prowadzili, nieprzypuszczając że i waleczność oszukaną być może — a wszystko to czynili dla miłości Ojczyzny, bo kochali Polskę nad wszystko! — Jakiż to święty obowiązek mają bracia zamożni dla ludu naszego? jaką powinność oddania jemu praw należnych? a rany walecznych i cierpienia kaleków jakże winny być pielęgnowane? — Ale pewny jestem że uczucie sprawiedliwości leży w sercach prawych Polaków, i czeka jedynie stosownéj pory do spłacenia odwiecznego długu. I dla tego dzisiaj na wspomnieniu tylko o zalegającym wielkim obowiązku poprzestaję. — Już o nim obszernie nieraz mówiliśmy, pisali; a kilkunastoletnie zgłębianie powodów upadku, i szukanie środków zaradczych, wskazało nam drogę jedyną do Polski jak być powinna, przez lud nasz drogi, z bronią walecznych Polaków!

Dzisiaj od rana zaczęliśmy naśladować przodków naszych zwyczaje; — kościół połączył Emigrantów polskich wszelkiéj opinii — Przed ołtarzem najwyższego błagaliśmy wszyscy Opatrzności o szybki powrót do Ojczyzny samodzielnéj — do Polski w któréjby wszyscy uczuciem miłości i braterstwa przejęci, jako równi i wolni, równych używali swobód. — Innego rodzaju modły bydź niemogły, bo każdy zna dobrze że Bóg równymi wszystkich stwarzając, niewysłuchałby modłów o ucisk i jakiegobąć rodzaju niewolę. — Po opuszczeniu świątyni różne stowarzyszenia prywatne rozbiegły się były w ciasnych swych obrębach przedstawiać dobroć swych dróg, szkodliwość przeciwnych; — tu dopiero skoro wybiła godzina w któréj Belweder i Łazienki w Warszawie usłyszały muzykę narodową, znowu razem zebrali się Polacy, zaprosiwszy do wspólnego uczczenia uroczystości polskiéj i cudzoziemców — bo to jest coś w duszy naszéj, co pomimo różności opinii, pomimo zwaśnienia i nieprzyjaźni, zbliża do siebie Polaków, gdy się modlić za Ojczyznę, gdy walczyć o wspólne swobody, gdy czcić naszą patryotyczną przeszłość, lub światu okazać życie narodu wypada! — Miłość to

Ojczyzny działa która wszystko pokonywa, miłość to drogiéj naszéj Polski ma taką nieograniczoną władzę nad Polakami!! Jest to wyłączna własność nasza, któréj wielu zazdrościć, ale nikt zabrać nam niemoże!

Zebranie się na Obchód Polski z Cudzoziemcami, jest wyrazem publicznego naszega życia — przypominaniem światu, że owa poszarpana Polska, któréj części do państw grabieżców naszych na kartach Europy poprzylepiano, istnieje moralnie, nieulegle, i w całości. — Niechaj sobie wrogi jakie chcą podziały kreślą, my tych znać niechcemy tylko dla większego oburzenia się. — W sercu każdego prawego Polaka, wyryty jest wizerunek jednéj wielkiéj Polski; czy on ucisk Moskala lub Niemca albo tułactwo znosi. — Dzieci to jednéj matki wspólnie i ciągle walczą, wspólnie przemawiają w jéj imieniu; dzieci te niewątpią o zupełnem zwycięztwie, które wrogi urojeniem nazywać usiłują — aby zatrzeć pamięć dziesięciomiesięcznéj naszéj walki, co dowiodła że bliskie i łatwe było obalenie mieniącego się być olbrzymem. — I przyjdzie jeszcze chwila w któréj lud polski dokona swego dzieła, nieszczęściem skrzywionego.

Obchód z cudzoziemcami odbywany nietylko dowodzi uwielbienla ciągłego przez obcych naszéj sprawy, naszéj walki narodowéj; ale pielęgnuje braterstwo ludów, wzmacnia go, i wieczno trwałem robi. — Francuzi przemawiając 29 Listopada, reprezentują swój naród; a łącząc się z nami czasowymi reprezentantami Polski uciśnionéj, dowodzą ciągłéj sympatyi dwu narodów, jeden cel, jednę wiarę mających.

Któryż naród uciemiężony w Europie był lub jest podobnie reprezentowany jak Polska? — a przecież nikt nam niezaprzeczy że położenie nasze najkrytyczniejsze! — Któż nie wie że mamy do zwalczenia ucisk ludu naszego — któż nie wie że mamy bronić wiary przodków, wiary katolickiéj, naszéj podpory narodowéj — że walkę stoczyć musiemy z podwójnym despotyzmem Cara, ze schizmą i tyranią — że bronić się wypada przeciw usiłowaniom zatarcia narodowości polskiéj przez Niemców i Moskali — że nakoniec nikt rozbójniczego nawet nabytku dobrowolnie oddawać nie lubi? — A przecież niewątpimy o zwycięztwie — nawet niemyślimy długo czekać na rozpoczęcie nowéj walki!

Widzieliśmy różne emigracye, mieliśmy nawet w kraju tych od których za granicą gościnności teraz doznajemy. — Widzimy dzieci różnych narodów, z zachodniéj, południowéj i środkowéj Europy, szukające jak my przytułku we Francyi. — Ale czyż to emigracye podobne naszéj? Francuzi emigrujący na końcu zeszłego wieku byli częścią stronnictwa pokonanego — to samo o Hiszpanach, Włochach i Niemcach powiedzieć można; chociaż między stronnictwy zagranicę uchodzącymi wielka zachodzi różnica — wszyscy prawie walczyli między sobą, ze swymi przeciwnikami opinij politycznéj. — My przeciwnie, stronnicy wszelkich opinij, walczyliśmy z grabieżą w sprawie wspólnéj narodu. — My przeto, Emigracya Polska, prawie wyłącznie nazywać się ma prawo, narodową, reprezentacyą narodową. I tak nas też uważają gościnne narody — Londyn, Bruxella, Paryż i wiele miast znaczniejszych Francyi, widzą obchody publiczne polskie łącznie z cudzoziemcami. — Przeszkody czynione przez wrogów zawsze bezowocowe, bo władze krajów gościnnych mają wskazaną drogę postępowania przez lud, przez obywateli sympatyzujących z nami. — Pielęgnujmyż ten zwyczaj, dopóki Opatrzność niedozwoli nam na święto Listopadowe zaprosić Cudzoziemców do Polski.

Prawie corocznie, dla większego uczczenia dnia Listopadowego, widzimy Siostry i Braci przybywające z różnych części Polski, aby wraz z Emigrantami wielbić jawniéj jak u siebie święto narodowe. — Ci więc najlepszą zdadzą sprawę wielkiéj naszéj polskiéj rodzinie. Zaprzeczą wieściom i stronnictwom głoszącym niekorzystnie o obchodzie ogólnym — niechaj wystawujący obchód w świetle przeciwnym prawdzie, zawstydzą się, jeżeli się jeszcze raz tego błędu dopuszczą. — Powiedzcie Bracia i Siostry w kraju, jak wielbiemy szczytną pamiątkę narodową — zawieźcie do Polski wiadomość o tém, coście widziały; z jakiem uczuciem radości oglądaliśmy was, jak kochamy drogą naszą Ojczyznę — jak gotowi jesteśmy do poświęcenia się za sprawę ludu naszego!

Pamiętajcie drogie Siostry, że od was pierwsze wpojenie miłości i poświęcenia się dla Ojczyzny w dzieci polskie, zależy; — pamiętajcie kochani Bracia, że od was ukształcenie młodzieży i przelanie w nich ducha wolności i narodowości zawisło — są to puklerze wieczno-trwałe polskie, którym hart nadać powinniście.

My Emigranci radzić tylko możemy, objawić światu to czego Wam wyrzec nieprzyjaciele nasi wspólni zabraniają, i współpracować z ludźmi przychylnymi sprawie naszéj, a walczyć z niechętnymi — ale działać tak, aby na pierwsze hasło naród jak jeden człowiek powstał, to do was krajowców należy. — Jeszcze żaden tyran niewynalazł więzienia na prawe serce, na rozum, na rozsądek człowieka. — Przeszkody i zabiegi mogą tylko chwilową tamę położyć; ale rozniecają coraz większy ogień w sercach miłością i poświęceniem gorejących — a rozum i rozsądek wynajdą zawsze drogi do zbawienia prowadzące. — Dajcież nam jak najprędzéj hasło do walki! my gotowi na wasze zawołanie — my chociaż wśród cudzoziemców, i na obcéj ziemi, tułacze, ale zawsze Polakami!

Bracia i Siostry — Niegorszcie się rozdwojeniami w Emigracyi, nienaśladujcie co naganne, ale bardziéj jeszcze miejcie na uwadze aby się niezakradła między wami obojętność albo zwątpienie. — Rozdwojenie rozrywa siły, ale Polak nieraz wśród rozdwojenia największego, wśród rozterków domowych szedł pod jedną chorągiew, aby w wspólnéj sprawie narodowéj walczył. — Obojętność zaś i zwątpienie prowadzi ludzi do samolubstwa. U takich cel narodowy przeradza się w dążność wyłączną o byt dobry — tacy gotowi podać rękę i uniżyć się Niemcowi lub i Moskalowi. My podobnych niemoglibyśmy nazwać tylko wyrodkami polskimi. — Niechaj każdy Polak pomni co naczelnik ostatniego powstania wyrzekł: — Obojętność i zdradę równie karać będziemy. — O czemuż ani on, ani naczelnicy ostatniéj rewolucyi naszéj, niewprowadzili w ścisłe wykonanie tego patryotycznego postanowienia!

Rozdwojenie zniknąć musi w Emigracyi, bo nakaże stronnictwom umilknąć duch demokratyczny który ją ożywia. — Walka to dwóch gałęzi jednego żywiołu, dała powód do coraz liczniejszych odszczepieństw. — Ztąd to utworzyło się królestwo urojone — ztąd zjawiły się proroctwa — ztąd pokazała głowę władza chcąca być spadkobiercą.

Sztander jedności demokratyczno-narodowéj wywieszony, i spodziewać się należy że miłość własna i zarozumienie znikną, że ani jedni na starszeństwie i tytule, ani drudzy na liczbie zakładać podstawy zwycięztwa niezechcą. Lecz jeżeliby zbliżenie się najzdrowszych żywiołów w Emigracyi miało być opóźniane — do was bracia krajowcy myślący, pracujący, i potęgę swą opierający na ludzie polskim, należy jedność nakazać. — Najlepszym zaś nakazem będzie, który niezawodnie usłuchamy, — powołanie nas jak najprędzéj do walki narodowéj z wrogami. —

Pójdziemy, pobiegniemy ochoczo, zniknie różność i spór o formę — a ten okaże że jest lepszym demokratą Polakiem, który więcéj da dowodów poświęcenią się, i prędzéj pospieszy do boju!

Discours de M. Buchez.

Messieurs les Polonais,

Chaque anniversaire de votre révolution doit être, pour vous, l'occasion d'affirmer de nouveau les principes de votre nationalité. S'il en était autrement, cette solennité d'aujourd'hui serait un anniversaire de deuil; ce serait la célébration d'un souvenir glorieux, mais sans espérance. Lorsqu'au contraire, ainsi que vous en avez l'habitude, vous invoquez vos droits ; vous invoquez les traités qui ont garanti votre existence nationale; vous invoquez vos croyances, vos traditions, les services que vous avez rendus à l'Europe; alors vous en appelez de l'abus de la force, à l'autorité de la justice, du pouvoir matériel à la puissance morale, du Czar à l'Europe, du présent à l'avenir : alors, vous posez une espérance, en même temps que vous glorifiez une généreuse tentative.

Ce qui se dit ici, ne reste pas enfermé dans cette enceinte. Nos paroles vont plus loin; elles vont, vous le savez, retentir jusqu'en Pologne. Parmi les enfants de votre patrie opprimée, vous êtes les seuls, vous, pauvres exilés, qui jouissez du privilége de dire librement votre pensée. Vous êtes, en réalité, les orateurs, les conseillers, les guides du reste de vos frères. Votre malheur vous a donné une noble mission; mais cette mission vous impose une grave responsabilité. Car, s'il est vrai que tout ce qui se dit ici sera répété dans votre patrie, il est vrai que, selon ce que vous direz, vos paroles y porteront ou la confiance ou le désespoir, ou l'union ou le trouble. Aucun de nous, donc, ne doit oublier que la Pologne l'entend, qu'elle commente ses discours, qu'elle s'inspire de ses opinions, qu'elle travaille et qu'elle agit selon les enseignements qui lui sont adressés d'ici.

Dans ce jour où il vous est permis de parler à tous vos frères, vous ne devez avoir qu'une seule pensée, qu'un seul but, votre patrie. Vous devez donc vous garder d'y apporter aucun souvenir des débats passagers dont se préoccupe la société où vous êtes exilés. Il n'y a point de parti, pour la Pologne, dans des discussions auxquelles la majorité des Français, elle-même, reste indifférente.

Vous n'êtes pas libres, d'ailleurs, de choisir les croyances que vous avez à propager, ni la foi que vous avez à défendre, les doctrines qu'il vous faut attaquer. Toutes choses, à cet égard, vous sont prescrites par les devoirs de votre patriotisme. La conduite même de vos ennemis ne vous permet, à cet égard, ni doute, ni hésitation. Vous devez défendre ce qu'ils persécutent, et attaquer ce qu'ils protégent.

Les Russes poursuivent, avec acharnement, votre religion, la religion catholique. Vous n'ignorez point dans quel but! Vous savez que le catholicisme est la base populaire de votre nationalité; vous savez qu'il est la plus solide barrière qui sépare les vôtres de vos ennemis; défendez donc le catholicisme avec une tenacité pareille à la tenacité de la persécution. Les Russes attaquent vos traditions et votre langue; persistez dans vos traditions et dans votre langue! appliquez-vous à les illustrer de toutes manières! On veut faire de vous des Slaves afin de vous convertir à la Russie. Démontrez que la doctrine des races est aussi peu scientifique, que anti-humaine et anti-chrétienne. En un mot, vous, orateurs de la Pologne, défendez par la parole ce que vos frères défendent par le martyre, ce que, tant de fois, vos ancêtres ont défendu par le glaive.

Or, Messieurs, en vous consacrant à la conservation de la foi et des traditions de la république polonaise, ferez-vous un sacrifice si grand, c'est-à-dire un sacrifice tel qu'il ne soit point permis de l'exiger d'aucun de vous? Non, Messieurs, vous ne sacrifierez qu'à la vérité! En effet, personne ne conteste, aujourd'hui, que la civilisation moderne ne soit sortie, toute entière, du christianisme; personne, non plus, ne peut raisonnablement mettre en doute que ce même christianisme ne contienne, en lui, les destinées futures de l'humanité. Quel est, en outre, l'homme instruit dans l'histoire de nos sociétés européennes, qui consentirait, aujourd'hui, à nier que le catholicisme ne soit le meilleur système d'administration des choses chrétiennes? Or, Messieurs, considérer, comme des erreurs, ce christianisme et ce catholicisme auxquels nous devons toutes les améliorations qui différencient notre civilisation des civilisations antérieures, auxquels nous devons plus encore, c'est-à-dire le plan des améliorations qui forment l'espérance des sociétés modernes, considérer, je le répète, ce catholicisme et ce christianisme comme des erreurs, ce serait admettre que, pour la première fois, dans ce monde, le mensonge a été une source de bienfaits, le mensonge a engendré le bien, le beau et le vrai.

Par exemple, Messieurs, le christianisme condamne la doctrine des races. Cette condamnation est-elle une erreur ? serait-il vrai que la doctrine antique des races par laquelle on justifiait tous les abus de la conquête et de la force, ainsi que le droit des maîtres sur les esclaves et tous les priviléges de naissance, serait-il vrai que cette doctrine mérite nos respects et notre obéissance ? Vous êtes tous, Messieurs, prêts à protester contre une pareille supposition; vous détestez cette tradition des temps modernes de l'humanité; vous avez tous, sur ce sujet, une conscience catholique et chrétienne. Et, cependant, c'est précisément cette doctrine que l'on prêche parmi vous, sous le nom de Slavisme !

Je ne puis pas entrer ici dans les détails qui condamnent ce système indigne de notre siècle. Le lieu et le temps ne me le permettent pas. Il suffira de quelques observations.

Les partisans de ce système confondent deux idées, complètement opposées, qui servent de base aux classifications de l'histoire naturelle. Ils confondent l'idée d'espèce avec celle de race. On entend, en zoologie, par espèce, une différence, un type qui se transmet indéfiniment, par la voie de génération, sans jamais subir d'altération fondamentale. L'espèce est incommunicable; en d'autres termes, des individus appartenant à des espèces différentes ne peuvent engendrer ensemble des petits susceptibles de se reproduire. Ainsi, l'humanité est une espèce; l'humanité est incommunicable. Par race, au contraire, on entend une variété produite, dans l'espèce, par le climat, l'alimentation, les habitudes, etc., variété qui se transmet par voie de génération, tant que le climat, l'alimentation, les habitudes, etc., restent les mêmes. Vous savez tous que, dans les animaux, on fait et on défait des races en quelque sorte à volonté; mais on ne change pas les espèces. De même, Messieurs, parmi les

hommes, il se forme des nations et des nations périssent; mais la nature humaine reste invariable. Dans notre espèce, les races sont le produit des croyances et des actions; les races sont des nations. Si vous doutez, jetez les yeux autour de vous; voyez les différences qui existent entre les individus appartenant aux divers peuples de l'Europe; cherchez les causes de ces différences; et vous trouverez qu'elles sont en rapport direct avec la tradition nationale propre à chacun de ces peuples. Polonais, vous êtes une nation et une race, mais une nation et une race polonaise. Ce qu'il peut y avoir eu de Slave, en vous, a été effacé par ce qui vous a fait Polonais, comme, chez nous, Français, ce qu'il y a de celtique a été remplacé par ce qui nous a fait Français.

Repoussez donc cette doctrine des anciens temps qui vous laisserait sans patrie. N'oubliez pas qu'elle vous est présentée par vos ennemis. Continuez, en cela comme partout, à rejeter ce qu'ils aiment, et à aimer ce qu'ils détestent. C'est ainsi, et seulement ainsi, que vous conserverez le présent et que vous assurerez l'avenir.

Discours de M. Czeslas Pieniazek.

—

Messieurs,

On vient de dérouler à vos yeux l'effrayant tableau des persécutions de la Pologne; vous avez pu sonder l'abime de nos douleurs. Indépendance, patrie, liberté, ces nobles dons du ciel, dont vous sentez le prix, nous ont été ravis. L'étranger foule notre sol, gouverne l'État, et vient s'asseoir en maître à nos foyers domestiques. — Non content de cette oppression brutale, il poursuit, avec acharnement, l'esprit national dans les institutions, les mœurs, la religion, et jusque dens le langage. Il condamne les hommes mûrs à combattre la liberté ou peupler les déserts; — il s'efforce de corrompre l'enfance, en étouffant tout germe de pensée, tout sentiment national.

Devant ce spectacle lugubre, que nous vous offrons pour célébrer l'anniversaire d'une révolution, — ne vous semble-t-il pas, Messieurs, que les Émigrés Polonais, ces débris d'une cause perdue, devraient couvrir leurs têtes de cendres et les voiler de leurs vêtements en lambeaux, comme le peuple d'Israël pleurant sur les ruines de Jérusalem?

Et cependant, j'en appelle à mes compatriotes, s'il y a un sentiment qui leur est inconnu, c'est celui du désespoir.

Désespérer d'une cause sacrée, c'est trahir cette cause; l'Émigration a foi dans l'avenir.

Sur quoi est-elle fondée cette foi dans l'avenir? Depuis le premier partage de la Pologne, chaque génération relevait le drapeau de l'indépendance nationale, — et toujours il a été abattu.

Est-ce de la rivalité de ses tyrans que la Pologne doit attendre son salut? — Non, Messieurs, nous ne transigeons pas avec nos oppresseurs: — ce serait un crime; — nous ne demandons pas, Dieu nous en garde, qu'on allège notre joug, — c'est l'indépendance qu'il nous faut.

Est-ce la sympathie de peuples libres qui doit rétablir la Pologne, comme l'a abattue la haine des puissances despotiques? Certes, Messieurs, s'il y avait, en dehors de la Pologne, une espérance de salut, elle serait fondée sur les sentiments fraternels de la Nation française. Notre alliance fondée sur la communauté de principe et cimentée dans le sang est plus durable que les traités conclus par les rois pour nous asservir.

Mais, Messieurs, nous sentons profondément cette vérité, et je la proclame, sans crainte d'être démenti par aucun de mes compatriotes, — lorsqu'un peuple doute de ses forces et tourne en pleurant ses regards vers l'étranger, — lorsque le noble sentiment de dignité nationale est éteint, — ce peuple a cessé d'exister, et aucune puissance d'ici-bas n'est capable de ranimer un cadavre.

La source de la foi, dont vous nous voyez animés, c'est cette conviction profonde: que l'esprit national de la Pologne est loin d'être vaincu; il n'a fait que grandir dans la lutte, — il s'est fortifié dans les persécutions, retrempé dans le sang. L'auréole du martyr qui brille sur le front de la Pologne, c'est là le signe certain de son avenir dans le monde. La Providence lui réserve, sans doute, l'accomplissement d'une mission sublime, lorsqu'elle met son dévouement à l'épreuve de si terribles souffrances. Le dévouement, c'est le principe de grandes actions, — c'est le gage de l'avenir. N'est-ce pas par le sacrifice que le Christ a vaincu le monde?

Eh bien! Messieurs, l'histoire entière de la Pologne atteste ses fortes croyances et son esprit du dévouement. Ses mœurs, ses institutions portent cette empreinte sublime. Lisez les institutions de l'ancienne république: c'est à la condition de défendre la patrie avec l'épée, de la servir de son intelligence que le citoyen jouissait de la possession du sol; — c'est en portant la liberté au dehors que la Nation a grandi. Voyez au berceau de la Pologne, quand le prêtre récitait l'Évangile, nos guerriers tiraient à demi leurs sabres dsə fourreaux, en signe de leur dévouement à la parole du Christ qui a constitué les sociétés modernes. Ce signe extérieur elle l'a réalisé! — Quelques siècles durant, les hordes de l'Asie se ruaient sur l'Europe: c'est la Pologne qui les a refoulées constamment, c'est elle qui a renversé la bannière du croissant sous les murs de Vienne.

Aujourd'hui, l'Islamisme n'est plus; — un peuple façonné à l'obéissance passive sous le joug des Kans tartares, a repris les desseins de Mahomet de fonder l'Empire du monde sur l'esclavage universel. C'est toujours la Pologne qui, en défendant son indépendance, combat pour l'idée chrétienne de l'unité humaine par le libre développement des nationnalités, par la réalisation progressive des principes de l'Évangile: liberté, égalité, fraternité. L'ennemi de ces principes, que l'Europe commence à connaître et à craindre, il y a longtemps que la Pologne l'a regardé en face et l'a terrassé bien des fois. Ce n'est pas d'hier seulement que ses guerriers connaissent le chemin de Moscou. — Et dans ces combats, la Pologne n'a pas encore épuisé ses forces. Patience! elle renversera encore le drapeau de l'Islamisme moderne.

L'esprit national de la Pologne, le dévoument qui l'enflamme, suffiront-ils à cette tâche? La Providence est pour la bonne cause; dans sa sollicitude pour l'avenir du monde, elle a réservé une force immense: celle de vingt millions du peuple polonais.

En effet, Messieurs, — jusqu'à la fin du XVII[e] siècle, l'histoire de la Pologne, c'est celle de la noblesse; — le peuple n'agissait pas. C'est la noblesse qui combattait pour la Chrétienté à Warna, à Chocim, sous les murs de Vienne; — seule elle constituait le corps de la Nation, remplissait les devoirs et jouissait de tous les droits. Franchises, liberté, égalité, souve-

raineté nationale, tout était son partage. Mais cette société de guerriers-citoyens, constituée par le devoir de défendre la patrie et le monde chrétien, — cette société si grande tant qu'elle a conservé le sentiment de ce devoir, — elle s'est dissoute par l'abus de la jouissance. Enervée, — au lieu de retremper ses forces dans le sein du peuple, en l'appelant au partage des droits, à l'accomplissement du devoir national, — elle a opprimé le peuple. Aussi, dans le moment critique, la Pologne s'est trouvée impuissante pour repousser l'agression étrangère. C'est là le secret de sa chûte.

Cependant le travail que la noblesse a accompli dans le sein de l'ancienne république, n'a pas été stérile. Ce n'est pas en vain qu'elle a agité pendant des siècles des questions de liberté et d'égalité. Ces idées, qu'elle développait pour elle-même, ont pénétré dans les masses populaires et enfanté cet esprit national, ces sentiments de l'indépendance et du dévouement, tellement forts, que les oppresseurs n'ont pu les arracher par le martyr de plusieurs générations. C'est là le secret de la résistance de la Pologne, — c'est là le principe de notre foi dans l'avenir.

Qu'il me soit permis de rendre hommage au dévouement du peuple. Pendant quelques siècles, courbé sous le joug, le front dans la poussière, il travaillait et priait en silence. — Mais, à peine la noblesse, confédérée à Bar pour la défense de la patrie, a-t-elle succombé dans son dernier combat, que le peuple s'élance dans la lice. Il est sans armes, sans expérience dans le métier de la guerre : — n'importe! il saisit l'instrument du travail et fauche une armée de Russes disciplinés, sur les champs de Raclawice. Ce fait, Messieurs, marque, dans l'histoire de la Pologne, l'avènement du peuple.

Depuis, ce peuple n'a jamais manqué à la sainte mission que la noblesse seule ne pouvait plus remplir, brisée qu'elle était par de combats séculaires; — il n'a pas manqué, quand la révolution française a levé l'étendard de l'humanité, — et partout, où flottait dans les airs le noble drapeau aux trois couleurs, on voyait briller au soleil les fers de nos lances.

Enfin l'Europe épuisée a conclu la trève au congrès de Vienne, où pour la première fois le Czar était admis au conseil des rois. Une durée de quinze ans semblait consacrer l'avènement et la prépondérance de la Russie; la diplomatie l'admettait avec résignation. L'orgueil montait déjà à la tête du parvenu : il menaçait de châtier la France qui a osé lever de nouveau l'étendard tricolore.

Mais une nouvelle génération a grandi en Pologne, et, à son tour, elle a jeté au czar le gage du combat. La révolution qu'il voulait chercher à l'autre bout de l'Europe, c'est sur les bords de la Vistule qu'il fallait l'étouffer.

Je m'arrête, Messieurs; — il ne convient pas de profaner cette fête nationale par des malédictions. Ce n'est pas là pour nous une arène de partis. Ce qu'il importe d'établir, c'est que les masses populaires n'ont pas été appelées à défendre la révolution au nom de leurs devoirs et de leurs droits. Pour expliquer ce phénomène qui peut paraître étrange, il suffit de dire que, depuis le premier partage, dans cette époque de transition, où finit l'histoire des nobles, où commence celle du peuple, ce dernier n'avait pas encore produit ses hommes, et devait être dirigé par des hommes d'état, débris d'un grand passé, auxquels les malheurs de la patrie ont fait perdre la croyance dans l'avenir.

Et cependant, Messieurs, chose inouïe dans les fastes militaires, les soldats fils du peuple, sans direction intelligente, guidés seulement par leur dévouement, dans maints combats, où il devaient périr, ont arraché à l'ennemi une victoire certaine, et poussé la Russie au bord de l'abîme.

Aussi le czar a senti où était le danger. C'est sur le peuple, sur l'esprit national, sur l'attachement à la foi, dont il est animé, que repose l'avenir de la Pologne; c'est donc le peuple entier qu'il faut envelopper dans une persécution immense, — c'est dans le peuple qu'il faut éteindre le principe de vie, quand même il faudrait pousser la rigueur jusqu'à l'extermination. Il ne recule pas devant cette tâche de bourreau, — car, avant de l'avoir accomplie, il est forcé d'ajourner les conquêtes qu'il médite.

Dans cette lutte entre la force brutale et le dévouement, entre le principe de mort et celui de vie, à qui l'avenir reserve-t-il la victoire?

La Russie, cette agglomération de hordes sauvages, différentes d'origine, de mœurs et de langage, — sans unité morale, sans foi commune, — n'ayant d'autres principes que l'obéissance aveugle, d'autre but que la rapine, cette puissance monstrueuse qui n'est pas une nation, — fera-t-elle prévaloir dans le monde l'esprit du mal qui l'a enfantée par l'esclavage, et l'a fait grandir par la conquête? Le czar, souverain et pontife de ces hordes sauvages, deviendra-t-il, par l'anéantissement de la Pologne, souverain et pontife des peuples slaves? Après avoir arraché de leur sein tout sentiment de nationalité et d'indépendance, — après les avoir enrégimentés et dressés au combat, va-t-il les conduire à la conquête du monde? — Viendra-t-il, à leur tête, sur la place de la Révolution, abattre le drapeau de la fraternité des peuples? — ira-t-il, comme Attila, saccager la ville éternelle et jeter ces paroles du haut du Vatican : « Pontife de la religion de liberté et d'amour ! qu'as-tu fait du troupeau confié à tes mains? où est-elle cette Église universelle dont parle l'Évangile, sur laquelle Dieu seul devait régner? Abjure la foi du Christ, car son règne est fini; c'est Satan qui a vaincu le monde. »

Non, Messieurs, — je vous le dis, dans la profonde conviction de mon âme, partagée, j'en suis certain, par mes compatriotes, — ce rêve orgueilleux d'un chef de barbares, — cet avenir sinistre de sang et d'esclavage, ne se réaliseront jamais. Pour cela, il faudrait d'abord anéantir la Pologne, étouffer son esprit national, arracher sa foi. Or, la force brutale n'a jamais renversé que les nations qui s'affaissaient d'elles-mêmes, car le principe de leur existence était éteint. Anéantir une nation comme la nôtre, où la vie déborde, dont l'esprit, comprimé par l'oppression, grandit avec chaque génération, et éclate de plus en plus puissant, c'est là un dessein au-dessus des forces humaines. Aujourd'hui la Pologne résiste, en souffrant le martyr, — mais le jour est proche, où elle se levera pour l'attaque : forte de ses croyances et du dévouement d'un peuple tout entier, elle saisira la bannière de l'humanité, et fût-elle seule dans ce moment suprême, elle détruira le principe du mal qui envahit le monde.

Discours de M. Sarrans.

Messieurs de l'Emigration polonaise,

Je ne vous parlerai plus des sympathies du pays pour vos glorieuses infortunes, ni de ses vœux ardents pour le rétablisse-

sement de votre nationalité. Douter de la fraternité qui lie la France à la Pologne, ce serait contester la lumière, nier l'histoire, la civilisation et presque la nature.

Mais, en vous voyant réunis dans cette enceinte, pour célébrer le treizième anniversaire de l'immortelle nuit du vingt-neuf novembre, une pensée me frappe tout d'abord, et je vous demande la permission de la développer telle qu'elle se présente à mon esprit : qu'importe ici l'éloquence des mots? Quand un patriote s'occupe de la Pologne, il est toujours sûr de rencontrer de grands souvenirs et de nobles inspirations.

Messieurs, si le spectacle d'une nation assise dans sa force, puissante par son organisation, le nombre de ses enfants, l'étendue et la bonté de ses frontières, ses richesses et l'indépendance de sa volonté, si ce spectacle est beau et grand, il en est plus digne encore de l'admiration des hommes et des respects de l'humanité. C'est celui d'un peuple qui lutte courageusement contre la tyrannie, qui conquiert toutes les gloires de l'adversité ; qui, vingt fois trahi par la fortune, meurtri, ensanglanté, déchiré par le plus sauvage despotisme qui ait jamais désolé le monde, proscrit, épars sur la terre étrangère, porte partout avec lui le saint amour de la patrie et le culte de la liberté. Et ce spectacle, qui le donna jamais plus magnifiquement que l'émigration polonaise.

La nation puissante c'est la Russie, la nation proscrite c'est la Pologne. Un mot sur chacune de ces deux nationalités, dont l'une apparaît aujourd'hui comme un colosse, et dont l'autre est là, toute entière sous mes yeux, abritée par trois ou quatre drapeaux dans une enceinte de quelques pieds carrés.

La Russie dispose de six ou sept cent mille hommes, elle s'appuie sur l'Europe et l'Asie, elle campe sur le Danube, domine la Vistule, menace l'Elbe et le Veser, s'étend jusqu'aux bouches du Syrus, commande dans la mer Noire, convoite l'Archipel grec et la Méditerranée. Ce sont là, n'est-ce pas, les caractères de la puissance la plus formidable. Mais cette puissance sur quoi repose-t-elle? Sur une intrusion qui a troublé l'ordre géographique et politique du monde, sur un fait sans droit qui alarme toutes les puissances voisines, sur une perturbation monstrueuse que ces puissances peuvent subir comme un accident passager, mais qu'elles ne peuvent accepter comme un état de choses définitif.

Ecartant même tout sentiment de civilisation et de liberté, on peut s'en rapporter à l'Autriche, à la Prusse, à l'Angleterre, du soin de refouler tôt ou tard la Russie dans les limites qu'elle n'eût jamais dû franchir pour l'honneur de l'humanité. La Russie adossée à Stockolm, à Vienne, à Thorn, à Dresde, à Dantzick, et pouvant se faire une avant-garde de la Pologne pour s'étendre tour-à-tour vers l'Europe et l'Asie, voilà un ordre de choses qui par sa nature même est condamné à périr. Et qu'on ne compte pas, pour le maintenir, sur la solidarité de l'Autriche et de la Prusse. Ces deux puissances comprennent aujourd'hui, que leur part des dépouilles de la Pologne ne leur a pas apporté une force proportionnelle à celle acquise par la Russie. Dans leur opinion comme dans la vôtre l'empereur Nicolas est aujourd'hui le véritable ennemi de l'Europe. Vainement voudrait-on tourner leurs regards vers le Rhin et les Alpes. Là est la France prête encore à jouer son dernier homme et son dernier écu, avec les coalitions armées contre son indépendance.

Ainsi donc, Messieurs, la domination extérieure de la Russie ne présente aucune condition de durée. Ce colosse aux pieds d'argile, a dit un grand orateur, est-il homogène, est-il civilisé? La Russie s'est formée et accrue trop vite. Eschyle dit que le temps ne respecte que les choses où il a sa part. Le temps n'a pas eu sa part dans la formation de la Russie, le bronzee a coulé trop vite; la statue se brisera.

Quant aux principes et aux pratiques de la politique intérieure de la Russie, ils ne sont pas moins funestes à la sécurité des états voisins que honteux pour l'humanité. Si haut qu'on remonte dans le passé, l'histoire n'offre rien de comparable, non seulement à la dégradation dans laquelle l'homme gémit sous ce régime affreux, mais encore aux actes d'inutile cruauté qui signalent chaque jour l'existence de ce fléau. Croit-on que ces troupeaux d'enfants polonais enlevés du toit paternel et conduits à coups de fouet dans les déserts de la Sibérie, que ces jeunes vierges arrachées du sein de leur mère pour être livrées à la brutalité des soldats russes, que ces patrimoines héréditaires, qu'on confisque au bénéfice des officiers du Tzar, que la destruction des temples catholiques, la défense d'adorer Dieu suivant sa conscience, de partager son pain avec un fils ou un époux proscrit ; pense-t-on que cette sombre, odieuse et incessante persécution, ce vandalisme décoré du nom de monarchie absolue, soient très propres à populariser cette forme de gouvernement? Croit-on que l'exemple d'un empire dans lequel deux souverains seulement sont morts naturellement, depuis deux siècles ; d'un peuple don tous les souvenirs sont récents et barbares, et dont le plus grand prince fut une femme dégoûtante de luxe et de sang, soit de nature à dignifier et à fortifier les royautés voisines? Non, aux yeux des royautés comme aux yeux des peuples, le système moscovite, c'est l'ordre dans le mal, l'orgueil dans la honte, le repos dans la misère et le silence dans la douleur.

Messieurs, voilà ce qu'est la puissance russe aux yeux de Dieu et des hommes : voyons ce qu'est l'émigration polonaise.

C'est la concentration de tous les principes de la nationalité de la Pologne, la tradition vivante de tous les faits de son histoire, le sanctuaire de toutes les vertus patriotiques, le résumé de toutes ses douleurs, l'image de toutes ses espérances et la constatation de tous ses droits. Voilà, Messieurs, ce qui vous donne ce pouvoir d'opinion qui s'étend sur toute l'Europe. L'Europe ne sait pas ce que vous serez, ce que vous deviendrez, mais vous êtes pour elle le royaume de Pologne : Salut à la Pologne!...

Le rétablissement de votre nationalité est une des nécessités du monde, les peuples la sentent, les rois la comprennent. La preuve de cette vérité, c'est que le 12 janvier 1814, l'Angleterre déclarait qu'il fallait traiter comme Polonais toutes les portions de cette nation, et qu'il n'y avait aucun danger pour la liberté de l'Europe dans la réunion de la monarchie de Pologne avec l'empire de Russie, danger qui ne serait pas illusoire si la force militaire de ces deux états venait à être dirigée par un prince ambitieux et guerrier, c'est qu'à la même époque l'empereur d'Autriche déclarait que non seulement le rétablissement d'un royaume de Pologne indépendant eût satisfait ses vœux, mais qu'elle n'eût même pas regretté de plus grands sacrifices pour arriver à la restauration salutaire de l'ancien ordre de choses ; la preuve que la nationalité polonaise est une nécessité pour l'Europe, c'est que Louis XIV secourût la Pologne contre Pierre-le-Grand, en soutenant Auguste II ; c'est que Louis XV lui-même soutînt la confédération de Bar ; c'est que la convention protesta contre les complots des Thurgoviens et l'abolition de 91 ; c'est qu'elle accorda à Kociusko le titre de Citoyen français ; c'est qu'en 95, le Comité national polonais fut placé sous la protection particulière de la France ; c'est qu'en 1813, Poniatoski fut nommé

maréchal de France quoique non naturalisé; c'est que le 23 juillet 1831, le roi des Français déclarait solennellement que la nationalité polonaise ne devait point périr.

Non, la nationalité polonaise ne périra point!.. Les circonstances et les passions ont obscursi son droit et ne l'ont pas détruit. Une nationalité qui a reçu tant de siècles, est faite pour vivre toujours. Les peuples se relèvent de tous les revers, excepté de consentir à leur opprobe et vous n'y avez jamais consenti; ils descendent dans la tombe sans mourir, et quand sonne l'heure du réveil, ils resaississent leurs droits et punissent leurs oppresseurs. Vous avez beaucoup souffert, Messieurs de l'Émigration polonaise, a dit l'orateur, vous avez beaucoup souffert; peut-être souffrirez-vous beaucoup encore, mais la liberté ne compte pas avec les sacrifices et quand elle triomphe, elle n'a rien perdu. Ayez foi dans l'avenir, et si jamais l'idée de la puissance russe fatiguait votre patience et attiédissait votre courage, souvenez-vous de cet empereur romain qui, la veille de sa mort, se faisait appeler : *votre éternité*.

Messieurs, je ne sais si la Providence me réserve l'honneur de m'associer encore une fois à cette solennité. Permettez-moi de donner, en terminant, un souvenir à un nom vénéré de nous tous : un illustre citoyen, l'ami de Kosciuszko, l'homme qui vous aimait tant, et qui portait avec orgueil le titre de grenadier de la garde nationale de Varsovie, Lafayette est dans la tombe. Mais son ombre vous accompagne, et sa prière demande à Dieu la liberté de la Pologne.

Jeunes hommes de l'émigration polonaise, écoutez les paroles que je vais rapporter, car elles expriment des pensées qui ont oppressé le cœur de Lafayette. Mourant, il gémissait des divisions qui avaient commencé à éclater parmi vous, et dans lesquelles sa longue expérience des révolutions entrevoyait le plus dangereux obstacle au rétablissement de votre nationalité, et le plus puissant auxiliaire de vos ennemis. Répétez-leur souvent, me disait-il quelques jours avant sa mort, qu'au point où ils en sont, ils ont plus besoin de fer et de bras que de discussions méthaphysiques; que, quand ils ont fait leur révolution, ils ont appliqué le grand principe de la souveraineté nationale, que ce principe est désormais impérissable et qu'avec lui tout se répare; dites-leur qu'aujourd'hui, dans l'exil, en présence de leur ennemi commun, il ne doit y avoir parmi eux ni des aristocrates, ni des démocrates, mais des patriotes polonais; qu'ils réduisent la question à ses plus simples termes, la résurrection de leur patrie; qu'ils s'unissent de sentiments et d'affections, ils pourront tout; hors de là, ils ne pourront rien.

Messieurs, la voix d'un grand citoyen qui passa cinquante ans de sa vie dans la pratique de toutes les vertus civiques, est la voix de Dieu. Vous êtes sur un champ de bataille, et ce n'est pas là qu'il faut lutter d'amour-propre, d'imputations et d'intrigues. Vous êtes tous d'énergiques citoyens qui avez bravé tous les périls et supporté tous les sacrifices, pour sauver votre patrie. Combattez donc pour son salut; avant de vous combattre vous-mêmes pour son organisation. Songez que la Pologne ne pense que par vous, qu'elle vit de votre esprit, qu'elle s'anime de vos espérances et qu'elle peut mourir de vos divisions. Vous lui devez l'exemple de cet accord moral qui captive, forme l'opinion et maîtrise la fortune.

Jeunes hommes, redevenez ce que vous étiez le jour où, après avoir lutté pied à pied contre vos ennemis, vous vous jetâtes tout sanglants dans les bras de la France : soyez encore les enfants de la même patrie, les adorateurs du même Dieu, les victimes des mêmes bourreaux et n'ayez qu'un seul ennemi : le Russe.

Discours de M. Cristin Ostrowski.

Libertas est amor.

MESSIEURS ET CHERS CONCITOYENS,

L'année qui va s'ouvrir dans un mois, sera la treizième de notre exil... Plût à Dieu que ce fût la dernière! Plût à Dieu que les nobles espérances qui, dans ce moment, font battre vos cœurs à l'unisson du mien, soient enfin réalisées par la justice des peuples.

Comme l'équipage d'un vaisseau qui, après une longue tempête, se trouve surpris par le calme au milieu de l'Océan, regarde à tous les points de l'horison, et cherche à deviner de quel côté lui viendra le souffle libérateur; par moments, il lui semble qu'une brise naissante vient animer ses voiles, il a senti le navire s'incliner sur les ondes... Il revoit en espoir la patrie lointaine, les amis, les parens qui l'attendent au foyer domestique... Vain prestige! Les voiles languissantes retombent sur les mâts immobiles, le soleil se couche, pâle et décoloré, sur l'immensité des flots; avec lui, la dernière espérance!

De même, dans ce silence de mort qui nous environne, il nous semble entendre une voix qui nous appelle vers le pays natal... Nous saisisons nos armes... Hélas! ce que nous avions pris pour une réalité n'était qu'une illusion de nos cœurs!

Nos rangs se sont éclaircis, comme le lendemain d'un combat : l'ange de la mort, en passant sur nos têtes, a souvent frappé les victimes les plus jeunes, le plus glorieuses... Elles tombaient le front tourné vers la patrie; et leur dernier soupir était un accent de liberté.

Mais si d'une part notre sainte cause a perdu quelques-uns de ses plus zèlés défenseurs, de l'autre, elle a conquis de nombreux et puissants alliés : maintenant, nous pouvons le dire avec un juste orgueil, elle est devenue la cause universelle.

La persécution religieuse, ce fléau de tous les âges, et qui fait l'opprobre du temps où nous vivons, a pour jamais réuni l'existence de la Pologne avec celle du christianisme occidental : de même que le sang des frères de Pulawski, de Kosciuszko et et de tant d'autres, l'avait déjà identifiée avec la liberté du monde.

Cette destinée commune avait été pressentie au siècle dernier par le pape Clément XIII, lorsque, peu de jours avant sa mort, il écrivait aux confédérés de Bar : « Nous déplorons les dangers qui menacent la nation polonaise, à laquelle est attachée la sécurité du monde catholique. (*) »

Le christianisme primitif triomphait dans le monde ancien au milieu du martyre et des persécutions : la liberté, qui est le christianisme moderne, doit aussi triompher par le martyre expiateur de la Pologne.

Les dernières agitations de l'Orient, nous ont révélé un fait

(*) Dolemus maxime in tantum adduci periculum Poloniæ regni statum et formam, cum qua ipsius catholicæ religionis conjuncta est securitas.

W Drukarni Lacour i Maistrasse, przy ulicy St-Hyacinthe-Saint-Michel, n. 33.

immense : c'est la haine profonde que la Russie inspire même à ses co-réligionnaires. En Grèce et en Servie, le Tzar a vu échouer ses efforts contre l'esprit d'indépendance qui a toujours germé au sein de ces peuples : eh ! qui donc voudrait être l'esclave des esclaves ? A son voyage à Berlin, les populations allemandes l'ont partout salué sur son passage du nom de « *Menschenfeind*, l'ennemi des hommes : » et ce nom lui sera confirmé par le jugement de la postérité. Naguères, nous avons vu un roi, justement vénéré, le roi de Danemarck, repousser une alliance avec la famille du Tzar, pour ne pas se rendre l'instrument et le complice de sa politique. L'Autriche seule, cet empire apostolique, semble encore servilement attachée au char de Nicolas. Mais à quoi tient cet état de choses ? Peut-être à la vie d'un ministre, qui, effrayé des dangers de la liberté, a préféré chercher un appui dans le despotisme russe, et lui a généreusement livré les clefs de sa maison, l'embouchure du grand fleuve oriental. C'est ainsi que l'Autriche de Joseph II finira avec son dernier représentant, et l'élément slave, qui s'y trouve en grande majorité, prévaudra sur l'élément germanique. C'est ainsi que le règne de la peur amène inévitablement les maux qu'il cherchait à détourner.

Mais ce qui a le plus contribué peut-être à propager ce sentiment général d'hostilité à l'égard de la Russie, c'est un livre, un livre sublime, que je n'hésite pas de signaler à toute votre admiration : ce livre, c'est le voyage en Russie de M. de Custine. Ce noble voyageur a levé d'une main hardie l'appareil qui couvre tant de plaies hideuses et de blessures profondes : et l'Europe en les voyant a jeté un cri d'horreur et d'épouvante. Quelle barbarie d'une part, et quelle abjection de l'autre ! quelle dégradation inouïe de la nature humaine ! Se peut-il qu'un joug aussi infâme pèse sur des millions d'êtres à l'effigie de Dieu ! Ce que nous n'osions jusqu'à présent articuler qu'avec timidité, se trouve ici, dans ce livre, inscrit à chaque page, en caractères de flamme ! Voyez ! ces esclaves libérés à peine d'hier du collier Tatar, pour tomber sous la tyrannie de leurs seigneurs, n'ont qu'un seul instinct : la vengeance ! pour la liberté, ce nom même est étranger à leur langue. A certaines époques marquées par la Providence, ils égorgent leurs nouveaux maîtres, ou les font brûler vifs, au nom de l'empereur, qu'ils appellent leur père, les malheureux !... et le lendemain, la justice de l'empereur fait cerner les coupables, et déporter des populations entières en Sybérie, pour venger les seigneurs !... Tableau fait pour attrister profondément les plus cruels ennemis de la Russie ! Ce colosse du nord, qui menace à tous moments de s'écrouler sur l'Europe, cet empire géant, dont le nom seul porte l'effroi dans la pensée des peuples, a donc un stigmate éternel attaché à son existence : une hyène sanglante qui lui ronge le cœur et le dévore : la révolte !

Ce livre est bien fait pour venger toutes nos souffrances en nous montrant des douleurs encore plus grandes.... il est fait pour détacher à jamais de la Russie les hommes de bien de tous les pays et de toutes les opinions, même ceux qui placent leurs espérances dans l'absolutisme. Et cependant celui qui l'écrivait était bien loin, en commençant son voyage, de partager les idées qui vers la fin du dernier siècle ont changé la face du monde... Son père, le marquis de Custine, son grand père, le général de Custine, sont morts sur les échafauds de Robespierre... Mais telle est la puissance de la vérité qu'elle choisit pour ses organes ceux-mêmes qu'elle avait désignés pour victimes !... Honneur à lui, car il ne s'est pas laissé éblouir à ce faux appareil de grandeur dont les Tzars ont coutume de s'environner aux yeux des étrangers... Honneur à lui, car les perfides cajoleries du despote lui ont laissé toute l'indépendance d'esprit nécessaire pour appeler la Russie, chargée de toutes ses iniquités, à la barre des nations... Honneur à lui, car il a brisé du plat de son épée le masque du comédien sur la figure du tyran. Il était digne d'un Français d'écrire jour par jour, sous l'impression des scènes de désolation qui s'offraient à ses regards, ce livre de sang, dont chaque page aurait pu lui coûter la vie ou la liberté. Les Français seront toujours le peuple chrétien par excellence, le peuple des croisades.

Ce livre fera-t-il au moins rougir les Russes, en leur présentant le miroir fidèle de leur abaissement ? Nous ne le croyons pas, au moins quant à présent : on ne peut rien pour ces barbares, même en leur disant la vérité : on ne peut que leur donner le sentiment de leurs maux, désormais irréparables. L'esclavage a passé dans leur sang, il est devenu pour eux un besoin de nature. Mais les réactions et les vengeances qu'il a déjà provoquées, attestent la colère et l'effroi du souverain de toutes les Russies. Le Tzar, devant qui tout tremble, a tremblé à son tour devant la vérité : « Un mot de vérité lancé en Russie, a dit l'auteur, est une étincelle qui tombe sur un baril de poudre. » Dans un pays où tout est mensonge, illusion et prestige, elle devait être considérée comme une mortelle ennemie. Il y avait une double tâche pour la dynastie des Romanoff : civiliser les Russes ; et ce travail ne pouvait s'accomplir qu'avec les siècles, ou devenir barbares comme eux ; et c'est ce qu'ils ont fait, l'ayant trouvé plus facile.

Cet homme... Que dis-je, cet homme ? Le Tzar donc, n'est pas si redoutable, puisqu'il suffit d'un seul mot pour le faire pâlir ? Non, Messieurs ! Je vous l'ai déjà dit, et je vous le répète avec une fervente conviction : la Russie n'a pas de lendemain ; et cette conviction je voudrais la sceller de tout mon sang. Sa grandeur, est une fiction : son avenir, un mensonge, colporté par la diplomatie, acceuilli par l'ignorance ou la peur ; chaque jour de son existence est un blasphème contre l'humanité. Lorsque Catherine II voyageait à travers les solitudes de son empire, un courtisan faisait élever sur son passage des villes, des villages, des châteaux improvisés. Ces planches de théâtre destinées à faire illusion à la souveraine, ces décors en bois peint, qui cachaient le vide, c'est la Russie toute entière. Ses régiments sans soldats, ses mers sans vaisseaux, ses déserts sans villes, ses villes sans habitants tout cela ne vaut pas la puissance matérielle du plus chétif état de l'Occident. Mirage trompeur, éclos des brouilards de la Neva et qui se maintient à la faveur du crépuscule boréal : de loin il trompe les yeux par l'apparence et les couleurs de la vie ; mais approchez un peu, il se décolore, se dissipe, et ne laisse après lui que l'éternité du désert.

Nous-mêmes, divisés comme nous l'étions après le partage de 1815, nous aurions vaincu, refoulé dans leurs steppes ces troupeaux de barbares, sans les fautes inexplicables de nos gouvernants. Lles Russes seront toujoursdes Grecs du bas - empire, perfectionnés par les Normands et les Tatars : que sur le champ des ruses et des trahisons, ils seront toujours nos maîtres. Entrer en pour-parler avec eux : avoir foi dans leurs promesses, leurs serments, c'est leur donner une victoire certaine. « La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée : » a dit un homme d'état qui méritait de naître à Moscou.

Eh bien! le polype monstrueux sorti des marais de l'Ingrie étendra-t-il longtemps ses bras impurs sur la moitié du monde? respire-t-il assez l'odeur de l'incendie et du massacre? Sa tête de Gorgone est-elle assez hideuse? fixera-t-elle longtemps sur nous son regard qui pétrifie et qui donne la mort? Quand donc l'Europe secouera-t-elle ce rêve de sang qui la tourmente depuis la chute de Varsovie? Qui donc changera nos chaînes contre des épées?...

Courage, ô mes concitoyens : la justice des peuples est parfois tardive, mais quand elle se réveille, malheur à ceux qui l'ont retardée! Le Nord et l'Occident sont là, comme deux athlètes puissants, qui s'observent et se défient du regard avant de frapper les premiers coups. Dans ce calme de mort qui précède l'orage, le travail mystérieux de l'humanité s'accomplit, les éléments se préparent à la lutte... Écoutez! n'est-ce pas le bruit des trônes qui s'écroulent?...

Soyez prêts, mes amis, qnand le moment décisif sera venu. Ne vous laissez pas endormir dans un lâche repos; au milieu d'un monde tout de matière, gardez bien votre jeune enthousiasme digne des chrétiens des premiers âges! et surtout sachez vous préserver de la contagion du doute, qui est la mort anticipée de l'âme. Durant ces quelques années d'exil, vous avez resserré les liens qui vous unissent, et vous avez appris à vous connaître davantage. Il fallait cette épreuve pour sceller à jamais par la consécration du malheur l'alliance de la Pologne avec la Lithuanie qui, en 1831, s'est immolée pour elle comme une sœur, comme une amante dévouée. Il fallait cette épreuve pour réduire les hommes et les choses à leur juste valeur et à leurs véritables proportions : quelques hommes se sont amoindris, l'esprit commun s'est développé. Il fallait cette épreuve pour vous convaincre de la nécessité d'une réunion absolue, inconditionnelle, avec le peuple, trop longtemps deshérité de ses droits, issu du même sang, prêt aux mêmes sacrifices. Eh quoi! chacun de nous n'a-t-il pas bu le lait d'une femme du peuple? Est-il un pouvoir au monde qui puisse résister à vingt millions de volontés réunies en une seule? Eh! que faut-il pour cela? Un homme qui devienne la personnification vivante de cette volonté, l'interprète de la Providence. L'Irlande, la Pologne des mers, possède déjà un libérateur; et Dieu le donne toujours aux peuples qui sont dignes de le posséder. Certes! il doit se sentir bien fort et bien grand cet homme qui a pu dire avec plus de vérité que jadis un roi de France : « L'Irlande c'est moi! » sans qu'une seule voix s'élevât pour le désavouer, même parmi les instruments volontaires du fanatisme et de l'intolérance : ce Daniel O' Connell, ce peuple fait homme, qui d'un seul mot soulève et calme les tempêtes. La liberté fut la première amante de chacun de vous. Vous lui avez déjà sacrifié tout ce qui rend la vie heureuse et facile : les joies du foyer domestique : patrie, famille, jeunesse, indépendance; faites plus encore, immolez-lui vos douleurs et vos ressentiments. Honte à celui qui s'arrête à la moitié d'un sacrifice! Les tyrans n'ont qu'un jour, les peuples restent : car l'âme des peuples, c'est la liberté, et cette âme est immortelle!

Aimez-vous et soyez libres, car la LIBERTTÉ, C'EST L'AMOUR.

Discours de M. Flocon.

CITOYENS,

C'est un soldat de l'armée démocratique française qui prend la parole devant vous (Applaudissements).

C'est vous dire assez que mon langage sera sincère comme mes sympathies, ferme comme mes convictions.

Vous le savez, citoyens, s'il y a en France, s'il y a en Europe un sentiment, une opinion qui désire ardemment l'affranchissement de la nation polonaise, qui unisse dans le présent et dans l'avenir leurs destinées aux vôtres, c'est le sentiment et l'opinion démocratiques.

L'instinct des peuples ne saurait les tromper. Ils devinent avec une admirable prévoyance leurs amis et leurs ennemis d'un bout du monde à l'autre. Le plus habile diplomate, citoyens, c'est le peuple. C'est lui qui comprend le mieux son intérêt présent et à venir, c'est *lui seul* aussi qui connaît et qui sait faire son devoir.

Bien des années se sont écoulées déjà depuis que le cri de *guerre contre la tyrannie*, parti des bords de la Seine, trouva un écho sur les rives de la Vistule! Comment l'a-t-on étouffé? Je n'ai pas besoin de vous le dire. Mais ce que j'ose affirmer dans toute la sincérité de mon âme, c'est que s'il ne retentit plus en ce moment aux oreilles des despotes, il vibre avec plus de force au fond du cœur de tous les opprimés, et que le réveil de l'Europe, pour s'être fait attendre, n'en sera que plus éclatant et plus terrible.

Les nations, comme les individus, s'instruisent par l'expérience.

On ne verra plus, grâce à Dieu, de ces révolutions de palais qui s'accomplissent au profit de quelques-uns, et qui trompent les droits et les espérances de tous.

Les idées marchent, elles défient les cachots et les baïonnettes. La force brutale est impuissante à les comprimer. Un immense travail s'accomplit en Europe : la vérité, la liberté éclairent le monde de nouveaux rayons : c'est de notre époque surtout que l'on peut dire : le genre humain est en marche, et rien ne saurait désormais l'arrêter.

Ayez donc courage et persévérance, citoyens, ayez foi dans l'avenir et dans la puissance irrésistible de la vérité.

N'écoutez pas ces hommes faibles ou corrompus qui voudraient abattre votre énergie, en vous disant que vos espérances sont à jamais perdues, que vos misères sont éternelles, et vos dévouements inutiles. Rien n'est éternel en ce monde, que le droit; rien n'est inutile, que l'homme qui ne songe qu'à lui. (Vifs applaudissements.)

Nobles représentants de la cause la plus grande et la plus sainte, vous qui comptez vos années par vos douleurs et par vos sacrifices, ayez foi et persévérance. Ne vous laissez décourager ni corrompre. Rappelez-vous sans cesse cette parole du premier de tous les démocrates : « Si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on?

Songez que chaque heure de souffrance et d'exil avance d'autant l'heure de la délivrance de votre patrie; usez la vie de votre ennemi à souffrir et à résister, et quel que soit le sort que le temps réserve à vos corps, rendez à Dieu une âme pure et libre comme il vous l'a donnée, et léguez à ceux qui resteront sur la terre un impérissable exemple de foi, de courage et de résolution. (Applaudissements.)

Poésie de M. Henri Rochetin.

FRÈRES,

Pour la première fois, depuis voici treize ans,
Je viens vous adresser une parole amie,
Et, fort du sentiment qui traversa ma vie
J'étaie sur son cours mes essais chancelants....

Français par le baptême, et Polonais de cœur;
J'ai servi l'aigle blanc dans la sainte bataille,
Sous vos yeux, m'ont frappé le fer et la mitraille,
Et vous m'avez donné le signe de l'honneur !...

Citoyen, parmi vous, votre émule au combat,
Puis-je, sans trop d'orgueil, m'exprimer comme un frère?
Dès-lors, pleine indulgence au Polonais soldat,
Exhaussez votre égide, et j'entre en la carrière.

Dois-je préconiser vos illustres aïeux?
Ou l'éclat, sans égal, d'une auguste bannière?
Célébrer le renom, aussi fier que pieux,
Qui de tout Polonais marque la vie entière ?....

Ah ! je fais abandon d'un soin trop glorieux,
Je ne profane pas un terrain grandiose !
J'admire l'aigle blanc dans son vol radieux,
Et si j'ose en parler, c'est que son aile est close...

Mais close seulement ! avez-vous entendu ?
Soustraite à son essor par une loi fatale....
Et tressaillant d'amour en un jour attendu
Où vous saurez dissoudre une chaîne infernale !

C'est vous que le ciel nomme à la haute faveur
De rendre à vos drapeaux l'antique privilége
D'être victorieux ! et semer le bonheur
Sur le sol où s'asseoit un pouvoir sacrilége !

C'est à vous qu'est donné le très noble destin
De replacer votre aigle en son aire splendide,
Sans recourir, dans l'ombre, au serment clandestin,
Mais ayant en Dieu seul, une espérance avide !....

Oui, le temps comble enfin la coupe des douleurs
Du père aux chevenx blancs... de la mère éplorée,
Qui depuis treize hivers renouvelle ses pleurs,
Et d'attente, au printemps, est toujours dévorée !...

A vous, d'utiliser de longs enseignements,
A vous, de retremper le glaive de vengeance,
A vous, de maîtriser de sourds gémissements,
D'élancer *le battant* de votre délivrance.

L'avenir appartient à tous ceux dont le cœur
Supporte du présent l'arrêt inexorable;
Dans sa divine loi, le céleste Sauveur
Promet à l'infortune une main secourable !

Oh, n'allez pas, amis, redresser comme erreur
Des vœux, dont *seuls ici !* vous êtes *légataires !*
Eh ! quoi, la tyrannie engendre la fureur,
Et vos bras, où sont-ils, s'ils ne sont tutélaires?

Vous avez le mandat d'apôtres enseignants,
Destinés à porter une bonne nouvelle
Sur la terre asservie à d'infâmes tyrans,
Où votre enfance, hélas ! avait été si belle !

Votre devise est donc : l'amour et l'union !
C'est par eux que grandit toute puissance humaine !
C'est là que l'ennemi voit sa confusion,
C'est le rocher qui brise une vague hautaine !

Unis au nom du Christ, soldat, savant, tribun,
Apportez au foyer vos rayons de lumières :
Vous possédez assez pour le bonheur commun,
En justice, en grandeur, oui, vous êtes des frères !

C'est pour vous, c'est *par vous* que la Pologne, un jour,
Doit rompre l'élément du plus dur esclavage,
Et si de votre cœur vient se tarir l'amour,
Quand donc du libre sol, verriez-vous le rivage ?

. . . .

Ombre, grande à jamais, du Roi des Paysans,
Plane sur les destins de ta sainte Patrie !
Unis en un faisceaux, les Slaves, tes enfants,
Que vive la Pologne !... et s'éteigne ma vie !...

Adres Komitetu Narodowego Polskiego : M. Żołkiewski, à Versailles (Seine-et-Oise), 19, rue Ducis.

Adres Komissyi Pomocniczéj : M. Głowacki, à Paris, 7, rue Neuve-des-Poirées.

W Drukarni Lacour i Maistrasse, przy ulicy St-Hyacinthe-St-Michel, 33.

Poésie de M. Henri Rochetin.

Frères,

Pour la première fois, depuis voici treize ans,
Je viens vous adresser une parole amie,
Et, fort du sentiment qui traversa ma vie,
J'étaie sur son cours mes essais chancelants...

Français par le baptême, et Polonais de cœur,
J'ai servi l'aigle blanc dans la sainte bataille,
Sous vos yeux, m'ont frappé le fer et la mitraille,
Et vous m'avez donné le signe de l'honneur !...

Citoyen, parmi vous, votre émule au combat,
Puis-je, sans trop d'orgueil, m'exprimer comme un frère?
Dès-lors, pleine indulgence au Polonais soldat,
Exhaussez votre égide, et j'entre en la carrière.

Dois-je préconiser vos illustres aïeux?
Ou l'éclat, sans égal, d'une auguste bannière?
Célébrer le renom, aussi fier que pieux,
Qui de tout Polonais marque la vie entière?...

Ah! je fais abandon d'un soin trop glorieux,
Je ne profane pas un terrain grandiose !
J'admire l'aigle blanc dans son vol radieux,
Et si j'ose en parler, c'est que son aile est close...

Mais close seulement ! avez-vous entendu?
Soustraite à son essor par une loi fatale...
Et tressaillant d'amour en un jour attendu
Où vous saurez dissoudre une chaîne infernale !

C'est vous que le ciel nomme à la haute faveur
De rendre à vos drapeaux l'antique privilége
D'être victorieux ! et semer le bonheur
Sur le sol où s'asseoit un pouvoir sacrilége !

C'est à vous qu'est donné le très noble destin
De replacer votre aigle en son aire splendide ;
Sans recourir, dans l'ombre, au serment clandestin,
Mais ayant en Dieu seul, une espérance avide !...

Oui, le temps comble enfin la coupe des douleurs
Du père aux cheveux blancs... de la mère éplorée,
Qui depuis treize hivers renouvelle ses pleurs,
Et d'attente, au printemps, est toujours dévorée !

A vous, d'utiliser de longs enseignements,
A vous, de retremper le glaive de vengeance,
A vous, de maîtriser de sourds gémissements,
D'élancer *le buttant* de votre délivrance.

L'avenir appartient à tous ceux dont le cœur
Supporte du présent l'arrêt inexorable ;
Dans sa divine loi, le céleste Sauveur
Promet à l'infortune une main secourable !

Oh, n'allez pas, amis, redresser comme erreur
Des vœux, dont *seuls ici* vous êtes *légataires*...
Eh ! quoi, la tyrannie engendre la fureur,
Et vos bras, où sont-ils, s'ils ne sont tutélaires ?!

Vous avez le mandat d'apôtres enseignants,
Destinés à porter une bonne nouvelle
Sur la terre asservie à d'infâmes tyrans,
Où votre enfance, hélas ! avait été si belle !

Votre devise est donc : l'amour et l'union !
C'est par eux que grandit toute puissance humaine !
C'est là que l'ennemi voit sa confusion,
C'est le rocher qui brise une vague hautaine !

Unis au nom du Christ, soldat, savant, tribun,
Apportez au foyer vos rayons de lumières ;
Vous possédez assez pour le bonheur commun,
En justice, en grandeur, oui, vous êtes des frères !

C'est pour vous, c'est *par vous* que la Pologne, un jour,
Doit rompre l'élément du plus dur esclavage,
Et si de votre cœur vient se tarir l'amour,
Quand donc du libre sol, verriez-vous le rivage ?

Ombre, grande à jamais, du Roi des Paysans,
Plane sur les destins de ta sainte Patrie !
Unis en un faisceaux, les Slaves, tes enfants,
Que vive la Pologne !... et s'éteigne ma vie !...

Adres Komitetu Narodowego Polskiego : M. Zolkiewski, à Versailles (Seine-et-Oise), 19, rue Ducis.

Adres Komisyi Pomocniczéj : M. Glowacki, à Paris, 7, rue Neuve-des-Poirées.

W Drukarni Lacour i Maistrasse, przy ulicy St-Hyacinthe-St-Michel, 33.